Document généré le 1 juin 2025 11:09

Brèves littéraires

La randonnée

François-Xavier Liagre

Numéro 71, automne 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6596ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Liagre, F.-X. (2005). La randonnée. *Brèves littéraires*, (71), 25–28.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FRANÇOIS-XAVIER LIAGRE

La randonnée

Il entre dans le bois, écartant de ses mains gantées de cuir épais les buissons qui obstruent le passage. Content d'avoir pensé à se munir de gros gants de jardinage qui lui permettent de saisir à pleines mains ronces et orties. Sa progression est lente mais régulière. Peu lui importe le temps nécessaire pour traverser ce hallier, l'essentiel est d'arriver de l'autre côté. Le souffle de sa respiration et le craquement des branches qui se brisent sont les seuls bruits qui accompagnent sa progression. Inévitablement, tandis qu'il avance courbé sous les branchages emmêlés, il repense à sa fille. Aux promenades en forêt qui les réunissaient. Les premières, quand elle était encore trop petite pour marcher autrement qu'en terrain ouvert et plat, et qu'il la transportait, riant et babillant, dans un harnais fixé sur son dos. Et puis plus tard, quand elle se prenait – presque – pour une adulte et voulait à tout prix effectuer le parcours sans aide. Toutes ces fois où il a appris à ménager son orgueil tout en lui venant en aide avant qu'elle n'épuise ses forces de préadolescente. Il se souvient des bivouacs et des soirées entamées par le rituel de soin des écorchures. Il se souvient de toutes ces randonnées qui auraient pu avoir lieu, mais ne seront jamais. Il soupire.

Arrivé à la sortie du bois, il marque une pause et observe la vallée qui lui fait face. Le soleil n'a pas

encore atteint son zénith, il n'a pas de raison de se presser. Un collier de nuages traverse le ciel à l'ouest, déchiqueté et vaporeux comme de la barbe à papa. D'un coup de rein il rajuste son sac sur ses épaules et reprend sa marche. Le sentier – à moins qu'il ne s'agisse de la coulée d'un animal sauvage – descend doucement vers la rivière. Après quelques minutes de marche, il longe cette dernière, foulant un tapis d'herbe rase piqueté de fleurs éparses. Ce sont ces dernières qui le font s'arrêter alors qu'il vient de décrire un arc de cercle, le sentier suivant un méandre du cours d'eau. Au pied d'un rocher, des centaines de petites fleurs jaunes brillent dans le soleil. Des boutons d'or. Il a beau savoir que ce souvenir sera douloureux, il ne peut s'empêcher de revenir au temps de sa rencontre avec celle qui deviendrait sa femme. À leur premier après-midi d'amour. Un jour de printemps, chaud et ensoleillé, où ils s'étaient allongés sur un tapis semblable. Ils s'étaient enlacés et avaient roulé dans une herbe si verte qu'on l'eut cru fausse. Petites fleurs brillantes, vives comme le plaisir. Elles avaient fait de cet instant de communion un souvenir parfait, en vert et or. Sa gorge se serre et il peine à retenir le sanglot qui monte dans sa poitrine. Alors, il s'assoit face au soleil et le laisse sécher ses larmes. Pourquoi faut-il aimer, encore et encore, quand cela fait si mal ? Pourquoi faut-il se souvenir et souffrir de ces souvenirs autant que de l'accident qui a brisé sa vie ? Il pleure longtemps et sans bruit.

Plus tard, le sol s'élève. Insensiblement la vallée change. La rivière paisible qui paressait au soleil devient un ruisseau de montagne, au cours rapide, rugueux. Le bruit de l'eau, projetée sur les rochers avec une violence sans cesse croissante, devient

assourdissant. Les berges elles-mêmes sont plus escarpées et bientôt le sentier surplombe le torrent de plusieurs mètres. Sa progression ralentit alors que le chemin s'emplit de cailloux tranchants, mais il s'applique à poursuivre. Au point où il en est, rien ne sert de retarder encore le travail de souvenir et de deuil. Il marche et marche encore, chaque pas laissant sur le sol derrière lui un autre souvenir, un autre regret. Les six ans de sa fille. Le jour de l'emménagement dans leur nouvelle maison. La mort du chat, un matin d'automne, et les larmes de sa fille qui semblaient ne devoir jamais cesser. Chacune de ces bribes de passé semble s'élever de sa mémoire comme une peau que l'on ôte, douloureusement. Mais qui, une fois enlevée, l'allège et le renforce. Il murmure pour lui-même : « C'est la mue du souvenir… »

Le sentier a disparu et c'est sur une lande aride et de la roche nue qu'il progresse désormais. Le soleil commence à redescendre et les ombres s'allongent. Il souffle plus fort et sa gorge est douloureuse, autant de s'être trop crispée pour retenir des sanglots que de la soif qu'il éprouve. Non, non, non… Tout en poursuivant son chemin, il sent le refus revenir en lui. L'envie de crier « POURQUOI ? » et de frapper, très fort, sur n'importe qui ou n'importe quoi. L'envie de se faire mal pour avoir moins mal. Le besoin de cogner, de crier pour apaiser son cœur. Il s'arrête, le sang battant à ses tempes, pulsant si fort dans ses oreilles qu'il n'entend plus aucun des bruits de la nature environnante. Il se laisse tomber à genoux et hurle comme une bête, pousse des cris inarticulés où parfois se devinent les prénoms de sa femme et de sa fille. Puis il roule sur le sol et halète, longtemps.

Le vent frais du soir le pousse à se relever. Il sent le coin de ses yeux se craqueler alors que ses larmes sèchent, lentement. Il reprend sa marche, apaisé. Tout en gravissant le sentier, l'image de l'accident passe et repasse devant ses yeux. La catharsis lui a fait du bien et il sent que son cœur, petit à petit, commence à accepter son destin. Il a perdu sa femme et sa fille et cela, jamais il ne l'oubliera. Mais le temps de la colère et du refus, le temps de la haine envers l'injustice, ce temps-là arrive à sa fin. Il savait depuis le début de sa randonnée que rien ni personne ne peut jamais revenir en arrière. Que la tôle pliée, le verre brisé, l'amas informe qu'est devenue la voiture, la perte qu'il a subie, tout cela était chose définitive. Mais il ne s'agissait là que d'une conviction intellectuelle. À présent, c'est son cœur qui commence à accepter. Il monte le long de la colline, le long de la montagne. Et le poids qui l'oppressait depuis l'accident disparaît peu à peu, abandonné telle une vieille guenille, sur les bords de ce sentier.

Enfin, il arrive au sommet. Le lac s'offre à lui, calme et immense dans la lumière du couchant. Il avance lentement jusqu'à sa rive, puis se déshabille. Une fois nu, il esquisse un mouvement, celui de se retourner vers le chemin parcouru. Mais il hausse les épaules et avec un sourire plonge dans le lac, dont les eaux froides l'accueillent et l'apaisent. Il a fini par admettre la mort. Par admettre sa propre mort, dans l'accident d'automobile qui l'a brutalement et pour toujours séparé de sa femme et de sa fille, qui l'attendaient chez lui. Il l'accepte enfin, et s'élance vers les profondeurs obscures. Maintenant, il peut « être ».